

NOTES ET DOCUMENTS

A PROPOS DE L'EXPRESSION « TOUR D'IVOIRE »

Il y a à peu près un demi-siècle que cette expression apparut pour la première fois dans la langue littéraire hongroise, d'abord en latin (*Turris Eburnea*), puis en français (*Tour d'Ivoire*), enfin et depuis lors couramment en hongrois (*Elefántcsonttorony*). Aujourd'hui, cette expression a droit de cité dans le vocabulaire littéraire hongrois. La dissertation, le discours et la poésie l'empruntent sans cesse. Il y a en elle une certaine beauté, un charme mystérieux. Sous sa forme ramassée, c'est un symbole profond. Elle exprime le fait de s'écarter des autres humains, — noblement, — de se créer une solitude majestueuse, de ne pas suivre les sentiers battus, de s'évader du monde, pour s'intégrer dans sa vie intérieure, plus précieuse.

1° On trouve cette expression, pour la première fois dans la littérature hongroise, en 1895. Árpád Zigány, de son nom d'auteur Jules Zerdahelyi, publie en effet cette année-là un roman intitulé *Turris Eburnea*, qui fit d'ailleurs un certain bruit, l'auteur y étalant, avec assez de détails, la vie intime d'une femme du monde, pour que le public averti puisse reconnaître les personnages de l'intrigue. On dit alors que ce roman avait été dicté par une rancune personnelle, et l'opinion publique scandalisée le qualifia d'attentat à la morale. Les tribunaux finirent par saisir l'édition et aujourd'hui le livre est une rareté bibliographique. — Frédéric Riedl, essayiste délicat, aimait citer cette image, en français, dans les cours qu'il professait à l'Université. Il en parlera d'ailleurs, dans ses souvenirs sur son ami Eugène Péterfy, le critique pénétrant, qui avait vécu retiré du monde : « Il a montré son esprit à peu d'entre nous, ses malheurs à personne. Il n'a laissé personne approcher de la *Tour d'Ivoire*, où il s'était enfermé ». Il est à noter que Frédéric Riedl avait séjourné assez longtemps à Paris. Il était disciple de Taine, avait été introduit dans son intimité, et avait étudié avec une intelligente clairvoyance les maîtres de la critique de l'époque, Sainte-Beuve, par exemple. — Les prosateurs et poètes hongrois du XX^e siècle se servent souvent de cette ex-

pression comme symbole. André Ady, maître de la poésie moderne, l'adopte. Michel Babits écrit dans son roman *Les Fils de la Mort* : « Je me suis enseveli, je me suis assis dans cette fameuse Tour d'Ivoire. On aurait pensé que je n'avais plus rien de commun avec la réalité ». Jules Juhász, le poète lyrique, définit l'Art par la même expression traduite en hongrois, dans son poème au titre latin *Turris Eburnea* : « Tour d'Ivoire, Art,/ Moi aussi, je suis ton esclave ravi./ Si la vie me chasse, me déshérite,/ Ton toit blanc rayonne vers moi,/ Tour d'Ivoire, Art »/.

Aujourd'hui les journaux l'utilisent, quand ils veulent caractériser ou critiquer des individus, des classes entières de la société qui veulent vivre en marge de la collectivité.

2° En laissant de côté le premier roman *Turris Eburnea*, dont le titre est pris dans son sens biblique, l'origine de ce symbole dans les lettres hongroises doit être recherchée dans la littérature française. Mais là, nous sommes en face d'un véritable mystère. La plupart des dictionnaires les plus complets ignorent cette expression. Seuls la Grande Encyclopédie Larousse et le Dictionnaire de la langue verte de H. France la mentionnent. Tous les deux en parlent à propos d'Alfred de Vigny, et citent le recueil de Sainte-Beuve, *Les Pensées d'Août*, (1837) :

.....et Vigny, plus secret,

Comme en sa Tour d'Ivoire avant midi rentrait.

Le Larousse ajoute : « Il caractérisait ainsi la réserve discrète du poète ». H. France l'explique ainsi : « Se retirer du monde, vouloir ignorer les choses de la vie, vivre comme certains religieux ou religieuses dans une perpétuelle hallucination séraphique. » Cette « hallucination séraphique » est dans l'histoire littéraire française le qualificatif continué de la poésie transcendante d'Alfred de Vigny. Il n'est pas de biographies, d'études, relatives à Vigny qui ne citent le terme « Tour d'Ivoire », ce qui incite naturellement à croire que ce symbole était sa création. R. Doumic, dans son *Histoire de la Littérature française* le lui attribue en effet : « Affligé de n'être pas mis par ses contemporains à la place qu'il croyait mériter, blessé dans son orgueil qui était très grand, il s'était, suivant son expression, retiré dans « sa tour d'ivoire. » J'ai cherché en vain cette expression dans les œuvres de Vigny. Toutes les traces n'aboutirent qu'à Sainte-Beuve. Ce dernier fut d'abord l'ami enthousiaste du poète, mais plus tard il en parlera avec dédain. Rien non plus dans les lettres accessibles de Vigny, ni dans son journal posthume (*Journal d'un Poète*). Son éditeur Louis Ratisbonne en fait clairement mention dans sa préface : « Mais que faisait-il dans sa retraite ? Pourquoi ne pas

ouvrir la porte de « sa tour d'ivoire ? » Il est possible que Vigny l'ait dit de vive voix à quelqu'un lorsque, déçu par le monde, il résolut de vivre dans la solitude de son château du « Maine Giraud ». Dans une de ses lettres il écrit : « Je ne peux quitter ma cellule. » — A la fin du XIX^e siècle, le poète Ernest Raynaud publia un recueil de vers lyriques intitulé : *La Tour d'Ivoire*. Toutefois je n'en connais pas le texte.

3° Que ce soit A. de Vigny qui s'est servi de l'expression Tour d'Ivoire, ou que ce soit Sainte-Beuve, où l'auteur l'a-t-il trouvée ? Comment lui a-t-il attribué le sens habituel moderne ?

Il faut remonter dans le passé, il y a cinq siècles, pour retrouver des traces de ce symbole. D'après la légende, les Anges ont transporté en 1295, la maison de Nazareth de la Vierge Marie à Tersatto près de Fiume, puis de là à Loréto, à proximité d'Ancône, où on peut encore la contempler aujourd'hui. Au début du XIV^e siècle est née la litanie de Loreto, *Litania Lauretana*, qui qualifie la Vierge de :

Turris Davidica,

Turris Eburnea..... Ora pro nobis

D'où vient cette appellation ? Les lexiques ecclésiastiques disent que c'est à Loreto que l'on garde le portrait de la Sainte-Vierge peint — ainsi le veut la tradition — par Luc l'évangéliste, et qui est entouré d'un magnifique cadre d'ivoire orné de pierres précieuses. Ils mentionnent en outre, qu'à Loreto, pendant la Semaine Sainte, le corps du Seigneur est exposé dans une sorte de tour d'ivoire sculptée. De là l'appellation symbolique de la Vierge Marie *Turris Eburnea*, parce qu'elle avait porté en son sein le Rédempteur.

4° *Turris eburnea* et *Turris Davidica* sont tirées directement de la Bible. Nous devons encore faire un bond d'au moins 2000 ans pour trouver la source, peut-être la plus ancienne, de notre expression symbolique. Dans *Le Cantique des Cantiques*, le poète hébreu chante ainsi la fiancée : « Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis » /IV.4/ et « Collum tuum sicut turris eburnea ». /VII.4/.

Il est évident que cette litanie, qui a puisé dans la Bible les autres qualificatifs de la Vierge Marie, y a trouvé également les deux autres déjà cités. Mais comment a-t-on pu les appliquer à la Vierge ? Cornelius a Lapide, le savant Jésuite, qui se sert, dans ses volumineux commentaires de la Bible, de toutes les connaissances du Moyen Age et des temps modernes, parle dans son *Commentarius in Canticum Canticorum* (Anvers, 1725) du Cantique des cantiques en ces termes : « Beata Virgo ab Ecclesia in litaniis Lauretania vocatur et invocatur Turris Davidica.... B. Virgo est turris, ad quam in omni periculo confugiunt miseri, Eburnea, ob candorem

castitatis et firmitatis constantiam : et quia ebur est dens elephantis, cui iuge est bellum cum dracone, sicut B. Virgo vetus ab origine mundi bellum serpenti antiquo ex Dei praedestinatione indixit. » Ensuite, il disserte durant deux colonnes, sur la pudeur et la propreté de l'éléphant et sur les excellentes qualités de l'ivoire; mais il ne connaît pas les explications des dictionnaires plus récents. Nous ne devons pas chercher d'autres renseignements. Le Moyen Age dans ses commentaires mystiques de la Bible avait appliqué chaque mot du Vieux Testament au Nouveau, ces mots étant transportés d'un texte à l'autre sans souci de la coordination de pensée qui existait primitivement. C'est ce qui est arrivé pour Turris Eburnea dont l'essence évoquait de belles et nobles images, des pensées mystiques et pouvait être incorporée à la litanie.

Que les commentateurs de la Bible et les connaisseurs des antiquités ecclésiastiques se prononcent. Nous attendons des éclaircissements des savants historiens de la littérature et du style français, car c'est là que cette expression a acquis sa nuance actuelle, différente de la litanie et de la Bible.

Dans la littérature allemande, je l'ai rencontrée une seule fois. Thomas Mann, écrit dans « *Pariser Rechenschaft* » (1926, p. 26) « für Deutschlands Schriftsteller sind die Zeiten des » *Elfenbeinturms* » und der Interessenslosigkeit vorüber » (pour les auteurs allemands les temps de la tour d'ivoire et de l'indifférence sont finis). L'idée fondamentale du chapitre entier explique le sens de cette expression. C'est que la littérature allemande ne peut plus rester écartée du monde et faire de « l'art pour l'art », mais qu'elle doit participer à la vie active du présent. L'écrit entier relatant des événements qui se sont passés dans des milieux français, il est évident que la langue allemande ainsi que le style hongrois ont reçu cette image de la langue française.

Voici une fleur du style qui est née en l'Orient lointain dans un fervent cantique d'amour hébreu et devint plus tard dans le latin médiéval la louange de la Femme la plus pure; puis, changeant de signification, réapparaît d'une manière mystérieuse dans la littérature française moderne et de là — sans intermédiaire — dans la littérature hongroise, comme lorsque la graine d'une fleur, emportée par le vent en terre lointaine, prend racine dans un sol nouveau.

Guillaume TOLNAI,
de l'Académie des Sciences
de Hongrie.